

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

Lettre d'un jeune missionnaire (1)

AUX ECCLÉSIASTIQUES DU COLLEGE JOLIETTE

St-Albert, Alberta, N.-O. 8 avril 1892.

Bien chers amis,

En vous écrivant aujourd'hui pour la troisième fois, je me suis fait cette question : Je ne sais si cette lettre leur fera plaisir ! Pour moi désirant de vos nouvelles, je suppose que c'est la même chose pour vous. Mais maintenant que la distance nous sépare, vos idées ne seraient-elles pas changées à mon égard ? Ceci m'a empêché de vous expédier deux grandes pages que je vous avais dédiées et qui contenaient mes impressions de voyage. Mais aujourd'hui ne m'arrêtant pas à cela, et surtout voulant tenir à ma promesse de vous donner de mes nouvelles, je le fais de tout cœur et je le ferai volontiers à l'avenir si vous me faites la charité de me répondre.

Aussi il va sans dire, mes biens chers amis, je ne vous oublie pas et bientôt je l'espère quelques-uns du beau Collège Joliette viendront augmenter le nombre des missionnaires si restreints pour le moment. Ah ! ne l'oubliez donc pas du moins, si vous ne pouvez venir nous rejoindre, vous pouvez tous prier pour le succès des missions et surtout pour le petit et tout jeune missionnaire qui vient de vous quitter. Je le sais bien, je suis bien jeune, sans expérience aucune, et exposé à bien des dangers. Que deviendra-t-il donc s'il est abandonné à ses trop faibles lumières ? La réponse est bien

(1) Le sousigné, après un court-séjour au Collège Joliette, est parti pour le diocèse de St-Albert, où réside Mgr Grandin. L'on voit déjà avec quel zèle et quelle ardeur il entend se livrer à ses travaux apostoliques.

H. M.

aisée à donner ; et nous le savons tous ; les cœurs que l'Esprit Saint unit, sentent même quand ils sont séparés les douceurs de l'union ; et c'est pour moi une bien grande consolation.

Je viens d'avoir un entretien avec Sa Grandeur Mgr Grandin, qui a bien voulu m'initier immédiatement, comme un intime de la famille, à tous les devoirs que j'aurai à remplir durant mon séjour à l'Evêché. *Grand Maître* de cérémonies, secrétaire de Sa Grandeur et grand lecteur ; pour le moment c'est bien suffisant. Mais Sa Grandeur m'a aussi averti de me préparer à l'oblation perpétuelle pour un avenir prochain, puis à la prêtrise pareillement. De plus, mes biens chers amis, j'ai le plaisir de vous annoncer qu'à ma grande consolation j'apprendrai le *Pied noir*. Je suis très heureux et j'en remerci la Providence. Je travaillerai donc ou du moins j'essayerai de convertir quelques-uns de cette pauvre tribu qui ne veut pas se convertir, qui déteste le prêtre et le hait, parce qu'il s'oppose à ce que les sauvages aient plusieurs femmes.—C'est bien pénible pour eux, de belles grosses sauvagesses noires comme l'ébène et qui me paraissent bêtes et paresseuses comme des ânes !! Que voulez vous ? on suit la nature avec les inclinations perverses.

Déjà quelques petits sauvagèons commencent à se frôler contre moi, les premiers jours j'en avais mal au cœur, mais aujourd'hui je commence à m'y faire et à leur donner de petits bonbons, de petites caresses pour me les attacher. Aussi les apparences sont belles et il n'y manque plus que des hommes de dévouement, de courage et de bonne volonté pour rendre à Dieu ceux dont le démon s'est emparé par la chute de nos premiers parents. Laissez-moi vous le dire, je fus bien étonné de trouver ici tant de monde, il est vrai presque tous sont à l'état sauvage, mais il y a aussi beaucoup de blancs : de Canadiens, d'Anglais et même d'Irlandais, Américains et Polonais. Il est bien curieux de voir ce grand nombre de sauvages qui traînent ici et là dans les rues, à demi vêtus, ne connaissant rien et ne voulant pas s'instruire, mais que voulez vous, ce sont des sauvages et bien qu'ils soient raisonnables par nature ils n'en sont pas moins brutes dans leur conduite. J'aurais encore beaucoup de choses à vous dire, mais si je ne veux pas passer pour un *bavard* il me faut cesser.

Mes saluts les plus affectueux au Rév. Père Supérieur. J'ai aussi reçu une lettre de sa part qui m'a fait du bien.

Au revoir, au revoir, priez pour moi et je prierai pour vous autres. Ne m'oubliez pas. Je suis etc. L. J. DANIS. O. M. I.

DORMONS

(Pour la FAMILLE)

Le sommeil est nécessaire à l'homme, non seulement pour oublier les misères de la vie, mais pour donner à son corps la vigueur nécessaire.

Les enfants de 9, 10, 11, 12 ans et au-delà, dans nos pensionnats et collèges dorment de 9 hrs à 5½ hrs, soit 8½ hrs de sommeil, en supposant qu'ils dorment tout le temps, ce qui n'est pas.

D'après le Dr Cold, il faut à ces enfants de 10 à 11 heures de sommeil.

De 13 à 20 ans, le Dr Cold estime qu'il faut encore 9 heures de sommeil.

A partir de 20 ans, il demande pour l'adulte de 8 à 9 heures de sommeil.

Et qu'arrive-t-il d'après lui si on diminue le temps qu'il indique :

“ Le système nerveux, le cerveau surtout ne se reposent pas et ne fonctionnent plus normalement. L'épuisement, l'excitabilité, les troubles intellectuels remplacent peu à peu le goût du travail, le bien-être général, l'esprit d'initiative.”

DR FERMO.

F'ETE-DIEU.

I

La mère tenait une petite boutique de fruiterie, dans un des quartiers populeux de la ville, mais si propre et si pimpante, si coquettement disposée, toujours si pleine d'une bonne odeur d'herbès fraîches, que parfois, lorsque le soleil d'une belle journée donnait à travers les vitres claires sur les étalages de fraises rouges, de radis roses, entremêlés de bouquets de violettes çà et là, elle était, dans la rue triste et noire, comme un coin privilégié où le printemps venant de folâtrer en pleins champs,

aurait laissé en passant quelque chose de lui : fraîcheurs, couleurs et parfums !

II

La pauvre femme n'avait pas toujours été heureuse : jadis, comme tout le monde, elle avait eu des frères et des sœurs, un mari qu'elle aimait, des fils et des filles qu'elle idolâtrait, et maintenant, de tout cela, elle n'avait plus rien ou presque rien. Et ce presque rien, qui était devenu tout pour elle, qui la rattachait à l'existence, qui apportait encore de temps en temps dans sa vie quelques-unes de ces bonnes heures où l'on ne regrette pas de vivre, c'était une blonde enfant de six ans, très petite et très frêle, mais si douce, si gentille, si pleine d'esprit précocce que, de la regarder jouer, insouciante et joyeuse, dans la boutique ensoleillée, c'était pour ses yeux et pour son cœur comme un délassement, comme une sensation d'un inouï bien-être !

III

Ce jour-là, jour de Fête-Dieu, à dix pas de la porte, au bout de la rue, on avait fait un beau reposoir dont je vois encore, un énorme dais de velours rouge, accroché je ne sais comment sur la façade d'une maison, le grand Christ doré surgissant d'un amoncellement de branches d'épine rose, et qui semblait regarder la foule, de très haut.

À droite et à gauche, les rues s'étendaient au loin, bordées de grandes étoffes blanches qui voilaient les fenêtres et les portes des rez-de-chaussée, avec des roses, des pivoines, des dahlias, des iris jaunes et violets, toutes les floraisons du printemps, épinglés à profusion, tout du long.

Et lorsque lentement, déroulant ses longues files, tour à tour blanches, rouges, noires, dorées, de jeunes filles, d'enfants de chœur, de prêtres et de chanoinesses, traînant ses chants profonds et graves, la procession eut passé, tous les enfants du quartier, accourus soudain, tandis que des ouvriers dégarnis-

saient et démolissaient le reposoir, se mirent à jouer au milieu d'eux, criant, se battant, se jetant à la tête les bouquets qui, maintenant inutiles, jonchaient le ruisseau.

Je passais à ce moment-là et j'aperçus la petite fille de la fruitière qui, tout en blanc, avec une large ceinture violette, revenait de la cérémonie, et s'amusait avec les autres, parmi les fleurs. La gentille enfant, dans sa chevelure d'un blond cendré, toute frisée, avait piqué une douzaine de larges marguerites des champs et, de la joie plein ses yeux bleus, battant des mains, peut-être un peu coquette déjà, presque femme en tous cas, courait de tous côtés en criant : " Regardez donc ! regardez comme je suis belle ! " Et je m'éloignai, presque envieus de cette gaieté, de cette insouciance, pensant avec un soupir : " Ces petits sont les seuls heureux. "

... Une heure après, j'appris l'atroce accident : le baldaquin de velours rouge qui dominait le reposoir avait été fixé par une énorme barre de fer qui, pendant la démolition, échappant aux ouvriers, tomba du second étage sur le pavé. La pauvre petite fut atteinte par la lourde masse, et, la tête fendue, s'affaissa, sans pousser un cri, sur les marches.

On l'emporta chez elle, et ce ne fut pas long.

Au bout d'un quart d'heure, dans sa robe blanche, toute blanche, que par hasard le sang n'avait pas maculée, ayant encore dans ses cheveux souillés quelques-unes des fleurs dont elle s'était parée, elle ouvrit les yeux, murmura très bas : " Que dira maman ? " et mourut, petit ange qu'on attendait, là-haut, sans doute.

IV

Et voilà tout.

Et quand elle fut seule, la mère se dit qu'elle allait mourir aussi, et que tout serait bien après. Mais non ! — Elle n'avait pas encore assez souffert, probablement. Et parce que nulle source n'est intarissable, même celle de nos larmes après avoir beaucoup pleuré, elle se consola encore une fois, — la dernière, — n'ayant plus personne à voir partir.

Seulement, maintenant, elle n'est plus fruitière. La boutique est peinte en noir et elle vend des couronnes mortuaires et des bouquets en zinc pour orner les tombeaux. — Quelquefois, elle parvient encore à sourire un peu, quand elle fait des affaires — quand c'est la fête des Morts.

QUI SAIT ?

A ROME : PAR ÇI, PAR LÀ

CHAPITRE DOUZIÈME

Vendredi 23 mai. — Je suis retourné au secrétariat de la Propagande chercher mes trois documents restants : un seul était prêt. C'est un cheval qui ne trotte pas, il faut se résigner à aller le pas. A cinq heures Monseigneur Labelle et M. Cousineau entrent ici. Ils soupent avec moi, jasant, le dernier jusqu'à huit heures qu'il doit entrer au séminaire et le premier jusqu'à neuf heures et demi. — La mère Supérieure est arrivée de France ce matin, avec un énorme bagage et deux sœurs nouvelles.

Samedi 24 mai. — Après-midi de travail, j'allai porter une lettre latine au secrétariat de la Propagande, et en m'en revenant je rejoignis Mr. Cousineau qui venait m'inviter à aller dîner au Collège Canadien, demain jour de la Pentecôte.

Dimanche 25 mai. — Avant-midi de prières. Je me renfermai dans la chapelle et fis une petite retraite. J'ai tant vu d'églises, que je n'éprouve plus de désir de sortir, d'affronter les ardeurs du soleil, pour aller prier dans les sanctuaires éloignés. Le recueillement de la chapelle du couvent me va. Je pensais aux grandes solennités paroissiales qui passent les unes après les autres sans que j'y sois ; ça devient un véritable sacrifice pour moi. Je pensais à vous, ma chère mère, qui êtes isolée, pendant que je suis seul ici. J'étais enclin à m'attrister lorsque cet esprit de lumière qui vient d'en haut me fit voir les choses sous un autre aspect, me montra les grandes obliga-

tions du devoir, et les récompenses qu'apporte l'accomplissement généreux de la volonté de Dieu. L'après-midi se passa au Canada de la Rue des Quatre-Fontaines, d'où je revins à 6½ heures pour m'acquitter de mes fonctions de chapelain.

Je vous envoie la *Voce* où vous trouverez, traduite, l'attaque de *l'Italia* contre Mgr. Labelle et la réponse avec quelques réflexions élogieuses. Vous ne sauriez croire l'impression favorable que ces quelques lignes ont produites à la cour romaine. Ils ne sont pas accoutumés à cette liberté et à cette franchise de riposte. Mgr. Satolli, à son cours, arrêta un chacun pour leur montrer ces "coups de massues," comme il disait.— Pour les enfants de la première communion, vous pouvez acheter, sur ma caisse, des images, pas trop laides, pas trop belles, à peu près comme celles de l'année dernière. *In medio stat virtus*. N'oubliez pas, ce jour-là, de leur faire réciter une prière à mon intention.

Une nouvelle ! M. Cousineau a toujours surpris son monde, il le surprendra jusqu'au bout. Lui qui s'est tant ennuyé à Rome la première année, qu'il en était dans l'équilibre, s'il ne s'en retournerait pas au pays, non content, maintenant, d'être resté ici deux ans et d'avoir pris tous ses degrés en dogme et en morale, demeure encore au Collège Canadien pour suivre les cours de droit canon, et qui sait s'il ne s'engage pas dans une voie qui le mènera à deux ans. Il fait bien. C'est un jeune homme de talent, de bon sens pratique, qui peut rendre service à tout un diocèse, à tout un pays, et que le bon Dieu probablement, destine à occuper une position dont l'influence s'étend à tout un ordre de choses général.

Lundi, 26 mai.—Fête aujourd'hui. L'imprimerie ne marche pas. Grand'messe et sermon, dans toutes les églises. C'est la fête patronale de Rome, comme ville particulière, fête d'obligation, St Philippe de Néri. J'allai un instant chez M. Cousineau, pour lui demander de venir dire la messe à ma place demain matin ; je fis une visite à la Chiesa Nuova ; je rentrai à 6¼ hrs, et dans une minute à 9 heures, je serai couché. Bon soir !

Mardi, 27 mai. — Lever à 5 heures ; à 5½ heures messe ; à 6¼ déjeuner ; à 6 heures et trente cinq minutes, j'arrivais à la gare où m'attendait le P. Tenailon, M. Labelle, le P. Lambert et un missionnaire apostolique, M. Cancanes ; à 6 heures et 40, le train se met en marche, à travers la campagne romaine, une plaine sans maisons, couverte de pâturages ou de vignobles, où vous voyez ici et là les ruines d'un monument du passé, de longs aqueducs dont les arcades ont résisté au temps, des restes de murailles et d'édifices, et où règnent actuellement la solitude et le silence.

Une heure après nous débarquions à Frascati. Je préférai me rendre à pied à la maison de campagne pendant que M. Labelle et le Père Tenailon montaient en voiture. Il y avait pour une demi-heure de marche, mal m'en a pris. La pluie commença par tomber averse. Nous arrivâmes tout trempés. Rien dans la maison pour nous changer. Nous fîmes un bon feu dans la cheminée, je dus me contenter de la chaussure de S. François, n'ayant que de vieilles savates pour remplacer chaussures et bottes. Ce qui n'empêcha pas que nous passâmes une agréable avant-midi à jaser à qui mieux mieux. Le dîner fut excellent. Dans l'après-midi, nous montâmes au sommet d'une montagne où Cicéron, autrefois, avait sa maison de campagne, au milieu du plus beau paysage, du monde. Nous foulons le sol de Tusculanum. Il n'en reste plus qu'un amas de ruines ; l'amphithéâtre, désignée par les Italiens sous le nom de *Scuola di Cicerone*, l'ancien Forum, le théâtre, et une villa en décombres qu'on dit être celle du grand orateur. Tout cela se trouve dans les environs de Frascati, sur une hauteur d'où le point de vue est admirable, on voit à travers les paysages les plus frais, sur un plateau entouré de collines, le *Camp d'Annibal*, où se serait arrêté le vainqueur de Capoue dans sa marche contre Rome, le mont Albin (Monte Cavo) au sommet duquel se trouvait dans les temps antiques *le temple de Jupiter Latran*, sanctuaire de la confédération latine, et où avaient lieu chaque année les grands sacrifices des *Feries Latines*, et sur le revers de la mon-

tagne Albano (Albe-la-longue), la mère de Rome, puis sa rivale, là où Pompée eut sa maison de campagne. Tous mes souvenirs classiques se réveillèrent, pour ne s'endormir que le soir, au retour, lorsque je tombai de nouveau dans les souvenirs et les réalités universitaires.

A cinq heures, nous prenions un petit souper ; à 6 heures, nous étions assis dans les wagons ; à 7 heures j'entrais dans ma villa Presentazione, fatigué de corps, mais reposé d'esprit. Ma pauvre tête avait besoin de cette petite vacance.

Mercredi, 28 mai. — J'ai repris ici le mémoire. Toutes les épreuves sont terminées, la mise en page a presque été toute revue, et le tirage se fera à la fin de la semaine. Tout cela me rapproche du Canada. Espérons, l'homme vit d'espérance. Quand les melons, que vous avez semés, commenceront à jaunir, je serai là pour les manger. Dieu fait tout servir à notre plus grand bien, ma chère mère. Vous avez toujours été pieuse ; mais dans la communication avec Dieu, il y a des degrés, des préparations et des consommations. Les échos de St-Lin m'apprennent que vous communiez bien plus souvent depuis mon départ. Cela a été l'occasion providentielle pour déterminer chez vous un pas de plus vers l'Eucharistie ; il y a longtemps que ce mouvement se prépare, peut-être sans que vous en doutiez ; il ne manquait plus qu'une circonstance favorable pour en précipiter la consommation. Séparée de votre famille, de vos anciens amis, de vos co-paroissiens, tout-à-coup isolée, vous vous êtes trouvée dans la condition qu'il faut pour que Jésus entre de plein pied chez vous ; et il y est entré. Voilà un des grands avantages de mon absence ; voici déjà, sur terre, la récompense de votre sacrifice. Je retournerai et la communion restera. Ne m'oubliez pas dans ces communications avec Jésus. Il écoute tout le monde, mais la prière d'une mère lui est plus sensible. Il a une mère, lui aussi ; il l'aime, et ne lui refuse rien. Moi, de même, à son exemple, j'essaie d'aimer ma mère ; et mon plus grand désir est qu'un jour nous soyons au ciel ensemble.

Jeudi 29 mai.— Belle journée, pas chaude. J'ai commencé à mettre la dernière main à mon quatrième mémoire, afin de le passer à l'imprimeur aussitôt que le troisième aura été tiré. Les affaires et l'ouvrage se précipitent.

Je vis ce soir sur la *Voce*, que j'envoie à M. Payette, qu'à St André del Fratte était exposée l'image miraculeuse devant laquelle se convertit de Ratisbonne, avec indulgence pour ceux qui la visiteraient ces trois jours. "Allons-y, me dis-je; je prierai pour ma conversion, pour celle des autres, pour celle des étrangers, pour celle des parents, pour celle des cousins, pour celle des cousines, pour celle des desservants et vicaires." Demain, si rien ne vient se mettre en travers, j'irai entendre dans sa classe le plus brillant professeur de Rome, Mgr. Satolli, qui est venu l'automne dernier au centenaire de Baltimore et à l'inauguration de l'Université de Washington, et que j'ai rencontré à Montréal.

Vendredi 30 mai.— A 7 $\frac{1}{2}$ heures j'étais chez Mgr Labelle. M. Barcelo, un jeune prêtre du Collège Canadien, vint nous chercher pour nous conduire au cours de Mgr Satolli. Nous primes place sur deux fauteuils près de la tribune. Le professeur donna une conférence on ne peut plus intéressante sur la *Paternité de Dieu*, avec entrain, verve, grande volubilité d'expressions, aperçus de vues nouvelles, éloquence. De là je me rendis, avec M. Cousineau, au cours du Père Lepidi, dominicain, qui traitait de *ce que l'homme peut faire sans la grâce*: leçon charmante de bonhomie, de clarté, de petits mots pour rire, de science profonde mise à la portée de la capacité la plus humble.

Promenade avant-midi, travail après-midi.

Samedi, 31 mai.— Déjà le mois de mai fini! Nous passons du cœur de Marie dans le cœur de Jésus. La conversion que j'étais allé chercher à St André del Fratte, m'est arrivée ce soir, douce, bonne, tendre consolante, lumineuse. Le Dieu qui vous soutient à St-Lin, me soutient ici, et m'envoie des forces et des consolations au milieu de mon rude labeur. Nous faisons son œuvre en nous soumettant à sa volonté. Nos sacrifices (et qu'on ne croit pas qu'il n'en existe point pour moi) sont des germes de félicité. Si l'avant-goût en est si suave, que sera-ce de la réalité.

J.-B. PROULX, ptre.

LA SECONDE MÈRE

I.

Pendant que Jaffé se glissait derrière lui, Richard Brice rassembla les rênes de ses trotteurs. Le train qu'il venait de quitter s'ébranla et s'en alla à toute vitesse en lançant à coups rapides de petites bouffées de vapeur, dans la direction opposée à celle que prenait le phaéton.

Les trotteurs avaient pris une belle allure sur la route sinuée, une vraie route de France, élastique et ferme, avec juste assez de pentes pour donner de la variété au paysage ; un paysage tout vert, extrêmement vert, tel qu'on n'en peut voir qu'après de longues pluies d'été. Il se déroulait aimablement, tantôt à gauche, tantôt à droite, mais toujours borné d'un côté par un pan de colline, où, pour ouvrir la route, la mine avait fait une blessure toute fraîche dans le grès couleur de rouille.

La pluie avait cessé ; il restait cependant tant d'humidité dans l'air, que les gouttelettes s'amassaient comme un réseau serré de fines perles sur le nickel des harnais. Une sorte d'oppression délicieuse coupait légèrement la respiration ; il était à la fois très doux et un peu difficile de vivre dans cette atmosphère saturée d'eau. Le ciel était gris, sans horizon, et cependant, sous l'herbe vigoureuse, dans les pousses audacieuses des peupliers et des ormes, courait une ardeur de vie communicative ; la sève d'août montait de toutes parts.

La pente s'était accentuée ; les chevaux ne songeaient point à ralentir leur allure pourtant ; mais, tout distrait qu'il fût, Richard Brice y pensa pour eux ; après les avoir mis au pas, il se pencha un peu en arrière.

— Jaffé, dit-il, comment va ma mère ?

Jaffé s'inclina légèrement, de façon à se trouver presque face à face avec son maître.

— Madame va bien, répondit-il d'un ton à la fois familier et respectueux, comme un ancien serviteur sûr de sa situation ;

seulement, ce matin, quand elle a reçu la lettre de monsieur, elle était un peu...

— Un peu quoi ? fit Brice avec une nuance de brusquerie.

— Un peu... je ne sais pas comment m'exprimer en conservant le respect que je dois à monsieur et madame...

— Parle donc ! tu chercheras tes mots une autre fois !

— Madame était, puisque monsieur l'exige, un peu pas comme à l'ordinaire. Monsieur a donc écrit quelque chose qui n'a pas convenu à madame ?

L'honnête figure de Jaffé exprimait une anxiété si comique, que Brice ne put s'empêcher de sourire.

— Oui, Jaffé, répondit-il avec un demi-sourire, ce que je lui écrivais n'était pas de nature à lui plaire... quoique vraiment..

La route redescendait ; Brice serra le frein, reprit son fouet et regarda les oreilles de ses chevaux. Après avoir attendu encore deux ou trois secondes dans la même attitude respectueuse, Jaffé se remit en position, les bras croisés.

Il y avait juste quarante ans que Jaffé avait vu le jour aux Pignons, sur les terres de la famille Brice ; à peine dans sa septième année, il avait pris par la main M. Richard, comme on l'appelait, dont les trois ans pleins de turbulence déjouaient déjà la surveillance des bonnes. Jaffé était devenu le gardien du jeune maître, à l'âge où les enfants riches sont encore gardés eux-mêmes jalousement.

Les ans avaient passé ; de camarade protecteur, Jaffé était devenu groom, puis valet de pied, mais on n'avait jamais pu le styler pour la ville ; ce fils de jardinier demeurait paysan en dépit de toutes les culottes courtes du monde : force avait été de le réintégrer dans la petite livrée et de le garder aux Pignons. D'ailleurs, sans Jaffé, personne ne pouvait bien se représenter les Pignons. Si Jaffé n'était presque pas un domestique de grande maison, les Pignons n'étaient presque pas non plus un château ; c'était une demeure ancienne, de noble apparence, mais absolument dénuée de prestige féodal. Au fond, Richard Brice n'en aimait que mieux l'un et l'autre ; cela le reposait de Paris.

On voyait tout près, au haut d'une verte colline, le manoir, original assemblage de tourelles et de corps de bâtiments, construits sans plan déterminé, suivant les besoins des générations successives ; au sein de ce riant paysage de Bourgogne, il avait un air franchement bourguignon : jovial sans trivialité, riche sans ostentation, solide et bien bâti sans lourdeur... Du plus loin qu'il vit les poivrières, Brice leur adressa un sourire.

— Jaffé, dit-il, comme si ce sourire en eût éveillé un autre au fond de sa pensée, comment va mon fils ?

— Ah ! le matin, qu'il est beau ! s'écria Jaffé, oubliant dans son enthousiasme toute formule conventionnelle. Qu'il est beau et qu'il est fort ! Hier, il m'a donné un coup de poing dans le dos ! j'ai cru que j'allais tomber à quatre pattes. C'était pour jouer, vous savez, monsieur... aussi, j'étais à genoux à lui raccommorder son cheval, c'était trop tentant !

— As-tu des nouvelles de la Rouveraye ? Comment va ma fille ?

— La mignonne ! J'y ai été avant-hier : elle va tant bien qu'elle peut, le trésor ! c'est un charme. Il n'y a rien de plus joli ni de plus aimable au monde.

La bouche de Jaffé s'était élargie jusqu'à ses oreilles rouges, et tout son visage n'était que jubilation. Au son ému de sa voix, Brice s'était retourné.

— Tu aurais dû te marier, dit-il à son fidèle serviteur. Tu étais fait pour être père de famille.

— Eh ! monsieur, répondit le domestique en sautant à terre pour ouvrir la grille du parc, si empêché d'aimer les vôtres !

Il regrimpa en achevant sa phrase, et cinq minutes plus tard Brice, lui jetant les rênes, gravit légèrement les marches du perron.

— Dire qu'il n'a que trente-six ans ! pensa le brave homme en suivant son maître des yeux ; qu'il n'a que trente-six ans, que j'en ai déjà quarante, et que moi, j'ai le bonheur d'être garçon, tandis que lui, le voilà déjà veuf, avec deux enfants, encore ! Et la petite mignonne qui sait à peine dire "Papa...", et qui n'aura jamais besoin de dire : "Maman !"

— Enfin, te voilà ! fit Mme Brice en accourant au-devant de son fils. Pendant qu'il l'embrassait, elle l'accablait de questions. C'était une petite femme mince et vive, toujours élégante sous ses jolis cheveux jadis blonds, aujourd'hui presque tout à fait blancs, mais délicieusement fins, qui faisaient à son visage une auréole de mousse frisée. C'était le mouvement incarné, et son énergie, singulière dans ce petit corps frêle, au lieu de diminuer, semblait s'accroître avec l'âge.

— Où est mon fils ? dit Richard lorsqu'il put parler.

— Dans la salle à manger ; tu le verras tout à l'heure. D'abord, dis-moi, ce n'est pas sérieux, ce projet ? Je t'avertis que si c'est une plaisanterie, je la trouve d'un goût déplorable ; si c'est sérieux, je...

— Ma chère mère, interrompit Richard avec un rire contraint, faites-moi embrasser Edme et donnez-moi à déjeuner, je vous en supplie ! Nous causerons ensuite.

Mme Brice devint soudain très grave ; elle connaissait son fils et savait qu'il ne faisait jamais que ce qu'il voulait ; sans lui répondre, elle sonna, donna l'ordre de servir et passa avec lui dans la salle à manger.

Dès qu'Edme aperçut son père, il courut à lui et voulut grimper à ses jambes. C'était un bel enfant de six ans et demi, robuste et hardi, l'air à la fois naïf et effronté, comme les garçons qui n'ignorent pas leur pouvoir sur les femmes qui les entourent, déjà hommes sur ce point, et conscients de leur toute-puissance.

Jaffé apparut bientôt ; d'une main sûre et ferme, il installa Edme sur sa chaise haute et lui noua une serviette sous le menton ; Brice s'aperçut aussitôt que son fils respectait beaucoup plus le domestique que sa grand'mère, et il ne put s'empêcher de sourire intérieurement.

L'autoritaire Mme Brice, qui avait mené haut la main les études de Richard, trop tôt privé de son père, avait-elle trouvé son maître dans ce beau petit garçon blond, aux yeux gris de fer, si pareil à ce qu'était Richard lui-même à son âge ? J'en suis sûr, malgré les cheveux gris qui, sur ses tempes, se

mêlaient à ses belles boucles blondes, Richard Brice, l'honneur du barreau de Paris, riche et député, ne put s'empêcher de s'amuser, comme un écolier en rupture de classe, à la pensée que sa sévère maman était régentée à son tour par ce desposte en chaussettes courtes. Cela dura aussi peu qu'un éclair, mais ce fut une revanche délicieuse.

Le déjeuner fut rapide. Jaffé lui-même semblait deviner qu'on avait hâte d'en finir ; Edme, un peu calmé par la présence de son père, était d'une sagesse rare et ne fit que deux ou trois sottises ; à l'heure des fraises, cependant, le pot à crème courut de tels périls entre ses mains vigoureuses et résistantes, que Mme Brice, après deux ou trois sommations sans effet, jugea prudent de lever le siège. Richard, dans la porte, jeta un dernier coup d'œil sur l'héritier de son nom, et vit que l'ordre allait renaître, grâce à l'imperturbable et irrésistible bonne humeur de Jaffé. Les fraises, inondées de crème, disparaissaient par poignées dans la bouche du petit héros, mais le sucrier et l'assiette de fruits, aussi bien que le pot à crème, étaient rangés sur le dressoir, hors de portée. Sur ce tableau enchanteur la porte se referma.

Il est pourtant vraiment gâté ! dit Richard Brice avec une extrême douceur.

— Gâté ? s'écria la grand'mère, je te conseille d'en parler ; je le gâte cent fois moins que tu ne le faisais toi-même !

Brice soupira.

— Peut-être ! dit-il avec mélancolie ; mais quand on supporte ces choses-là soi-même, on ne s'en aperçoit pas. Et puis, chez nous, les derniers temps, on lui laissait faire un peu ce qu'il voulait... J'avais si peur de contrarier ma pauvre Madeleine...

— Madeleine... ah ! oui, parlons-en ! fit Mme Brice en se tournant vers son fils avec un mouvement emporté. C'est donc vrai ? tu veux te remarier ?

Elle attendit à peine la réponse, et repartit aussitôt :

— C'est abominable ! tu es veuf à peine depuis dix-huit mois, et tu veux te remarier ! Je me disais : C'est impossible,

c'est quelque fantaisie absurde... Et c'est vrai ? C'est monstrueux ! Mais parle donc !

Elle se jeta dans un fauteuil d'un air exaspéré. Richard se tenait debout devant elle, appuyé d'une main au dossier d'une chaise ; sa haute taille semblait se hausser encore de toute la dignité de son attitude. Malgré son irritation, sa mère ne put s'empêcher de convenir en elle-même qu'il était vraiment superbe : ses yeux profonds, gris de fer, semblaient se creuser ; ses lèvres éloqu coastes, qui tremblaient un peu, formulèrent enfin des paroles.

— Oui, ma mère, dit-il, je veux me remarier. Je comprends que cela vous paraisse étrange, peut-être blâmable, mais cela est. C'est un fait, et il faut traiter cela comme un fait.

Elle voulut l'interrompre, un geste à la fois très ferme la contraignit au silence. Il parlait, appuyé d'une main, comme il l'eût fait au barreau, et, en effet, il plaidait, pour ses autels et ses foyers, de toute son âme, avec cette éloqu coaste simplicité qui était sa force, car elle jaillissait de son intelligence et de son cœur.

— Ma mère, dit-il, écoutez-moi. Vous savez quelle a été ma jeunesse ; vous savez qu'élevé par vous, j'avais appris à me respecter moi-même autant qu'à respecter le nom de mon père ; vous savez par conséquent que j'ai banni de ma vie tout ce qui aurait pu sembler répréhensible. Vous m'aviez inspiré la grande idée de la famille, avec ses devoirs et ses joies que j'ai vécues. D'autres mères laissent à leurs fils le soin de se choisir une épouse, vous avez agi différemment.

— M'en blâmes-tu ? interrompit vivement Mme Brice.

— Loin de là ; je vous ai toujours remerciée, ma mère, répondit Richard avec un éclair de tendresse dans ses beaux yeux sombres. Mais il n'en est pas moins vrai que, lors de mon mariage, je n'ai pas eu toute la liberté de choix qu'ont la plupart des autres hommes.

— Le mariage que j'avais préparé pour toi était le plus beau qui se pût rêver, interrompit encore Mme Brice ; tout s'y trouvait : la fortune, les alliances, la beauté, l'esprit, la bonté...

(A continuer.)